

VIOLENCE ET HUMILIATION À L'ÈRE NUMÉRIQUE : UNE ÉTUDE EN MILIEU SCOLAIRE

Giorgia Macilotti

Médecine & Hygiène | « Déviance et Société »

2019/3 Vol. 43 | pages 299 à 328

ISSN 0378-7931

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-deviance-et-societe-2019-3-page-299.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Médecine & Hygiène.

© Médecine & Hygiène. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Violence et humiliation à l'ère numérique: une étude en milieu scolaire

Giorgia MACIOTTI

Université Toulouse 1 Capitole,
Faculté de Droit et Science politique
Institut du droit de l'espace, des territoires,
de la culture et de la communication (IDETCOM)

Introduction

Internet et les technologies de l'information et de la communication (TIC) occupent désormais une place non négligeable dans les pratiques des jeunes générations, qui s'approprient ces outils pour communiquer, s'amuser, créer et partager des contenus (Livingstone *et al.* 2011) selon une logique de convergence médiatique (Jenkins, 2006; Ito *et al.*, 2009). Si le numérique contribue à l'essor d'une « culture participative » en ligne (Jenkins, 2006), c'est également parce que l'environnement virtuel devient un lieu d'ouverture vers les autres, un espace de sociabilité et de renforcement du capital social (Ellison *et al.*, 2007 ; Blaya, 2013; Boyd, 2014). Internet revêt ainsi une importance particulière pour la jeunesse¹, notamment en raison de sa capacité à participer à différents processus d'ordre symbolique typiques de « cet âge de la vie » (Galland, 2009). Nombre de travaux (Martin, 2004; Dagnaud, 2013 notamment) ont en effet montré à quel point les technologies de l'information deviennent des éléments précieux pour gérer la tension entre la quête d'autonomie vis-à-vis du monde des adultes et le besoin d'appartenance à un groupe de pairs (Pasquier, 2005; Singly de, 2006).

Toutefois, la centralité des TIC dans les pratiques des jeunes ne manque pas de susciter des inquiétudes quant à leur sécurité. Bien qu'Internet ouvre de nouvelles opportunités d'apprentissage, de communication et de socialisation, il peut aussi bien devenir un espace de vulnérabilité pour la jeunesse. En France, par exemple, l'enquête nationale de climat scolaire et de victimation de 2013 réalisée par la direction de l'évaluation, de la prospective et de la performance (Depp) montrait que 18 % des élèves de collège affirmaient avoir été insultés, humiliés ou victimes d'actions dévalorisantes sur Internet et *via* le téléphone portable (Hubert, 2014). Selon la même enquête conduite en 2015, 17 % des lycéen-ne-s indiquaient avoir été victimes d'injures et de moqueries à travers ces outils de communication, et 4 % que des photos avaient été diffusées en ligne sans leur consentement (Hubert *et al.*, 2016). Si les insultes, les menaces et les actes dégradants contre les mineurs ne sont pas des phénomènes spécifiques à Internet, les technologies de l'information et de la communication leur donnent une nouvelle ampleur et parfois de nouvelles caractéristiques (Blaya, 2013).

Ces formes de victimation sont souvent abordées sous l'angle du cyberharcèlement, qui a fait l'objet, depuis la fin des années 1990 (Finkelhor *et al.*, 2000), de plusieurs travaux au niveau académique et institutionnel. Bien que les persécutions en ligne ne concernent pas exclusivement les jeunes internautes,

1 La notion de « jeunesse » s'est construite socialement et n'a pas la même signification selon les époques et les contextes. Dans la présentation des résultats de notre

étude, nous utilisons le terme « jeunes » pour qualifier les élèves de notre échantillon (9-17 ans).

l'attention consacrée à ces derniers s'explique non seulement en raison des usages toujours plus précoces des outils numériques, mais aussi par les effets que les violences répétées peuvent avoir sur leur développement psychologique, leur bien-être et leur performance scolaire (Mitchell *et al.*, 2003; Beran *et al.*, 2012). Cependant, le concept de cyberharcèlement ne reflète qu'une partie des expériences négatives vécues par les jeunes et ne permet pas d'analyser certains actes ponctuels qui, en raison du pouvoir de dissémination d'Internet, peuvent avoir de graves conséquences sur la vie de la victime. À l'instar de Catherine Blaya (2013), notre approche privilégie alors le concept de « cyber-violence » pour désigner les violences en ligne n'ayant pas nécessairement un caractère répétitif et ne s'inscrivant pas forcément dans la durée. L'intérêt d'une telle démarche réside dans la possibilité de pouvoir étudier différentes formes d'agression sur Internet, et non seulement celles caractérisées par la répétition des actes et le déséquilibre de force entre la victime et son agresseur (Smith *et al.*, 2008; Olweus, Limber, 2018).

Cet article se propose d'analyser ces différents aspects à partir des résultats d'une étude menée auprès d'un échantillon d'élèves scolarisés dans un département du sud-ouest de la France. Alors que se multiplient les discours sur les dangers du numérique, on se demandera quels sont réellement ses impacts sur les formes de victimation des jeunes. De même, on s'interrogera sur les logiques sous-tendant les agressions en ligne, et notamment sur leur lien avec les formes de violence plus « ordinaires ». Pour ce faire, après une présentation du débat conceptuel en la matière, nous présenterons l'approche méthodologique adoptée dans notre enquête et discuterons les résultats relatifs aux actes de cyberviolence rapportés par les jeunes interviewés. Enfin, nous nous focaliserons sur les principaux facteurs associés aux expériences de victimation vécues par les répondants.

Définir la violence et l'humiliation en ligne

Si les études suggèrent que la dissémination de rumeurs, d'images humiliantes et d'insultes en ligne caractérise désormais la façon de vivre la conflictualité entre pairs (Smith *et al.*, 2008; Livingstone *et al.*, 2011; Hinduja, Patchin, 2015), le débat relatif à la définition de ces réalités déviantes et à leurs critères d'évaluation n'en demeure pas moins particulièrement controversé. Une analyse de la littérature montre à quel point les approches, les définitions et les concepts utilisés pour étudier les actions dévalorisantes et humiliantes *sur* et *via* Internet peuvent varier de façon significative (voir par exemple Blaya, 2016; Peter, Petermann, 2018). Si la notion de « cyberharcèlement » (en anglais *cyberbullying*) est celle qui semble s'imposer notamment dans les études concernant la victimation de la jeunesse, le vocabulaire employé pour désigner les violences en ligne ne

cesse de s'enrichir. «Cyberagression», «cyberintimidation», «cyberhumiliation», «*flaming*» sont autant de termes employés par les chercheurs et les médias (Grigg, 2010; Watts *et al.*, 2017; Dilmaç, 2017). De plus, même lorsque les études se fondent sur le concept de cyberharcèlement, sa définition et la manière de l'opérationnaliser sont loin de faire l'unanimité au sein de la communauté scientifique^[2] (Berne *et al.*, 2013; Callaghan *et al.*, 2015; Hutson, 2016). À cet égard, une méta-analyse des publications parues entre 2012 et 2017 identifie vingt-quatre définitions de ce concept et pas moins de quinze critères différemment utilisés pour l'opérationnaliser (Peter, Petermann, 2018, 352-355). Ces aspects soulèvent ainsi la question de la pertinence de la notion de cyberharcèlement pour désigner toute forme d'agression *via* le cyberspace et nous invitent à souligner les principaux points du débat en la matière.

Selon l'une des définitions les plus citées, le cyberharcèlement peut être défini comme «un acte agressif, intentionnel perpétré par un individu ou un groupe d'individus au moyen de formes de communication électroniques, de façon répétée à l'encontre d'une victime qui ne peut facilement se défendre seule» (Smith *et al.*, 2008, 376)^[3]. À travers les outils numériques, les auteurs sont en mesure de s'adresser à leurs victimes potentielles de manière anonyme, en rendant ainsi difficile pour ces dernières de se protéger (Slonje, Smith, 2008). D'après cette définition, élaborée à partir du concept de *bullying* «traditionnel» (Olweus, 1999), l'*intentionnalité*, la *répétition* de l'acte agressif, le *déséquilibre de pouvoir* dans la relation entre l'agresseur et la victime sont des éléments fondamentaux pour définir le harcèlement et le distinguer d'autres formes de violence (Smith *et al.*, 2008; Olweus, Limber, 2018). Or, ce sont justement ces critères qui soulèvent nombre de questions, étant utilisés de manière inconsistante et opérationnalisés de façon différente par les chercheurs.

Au sujet de l'*intentionnalité*, par exemple, certaines études montrent que les auteurs de violences répétées en ligne peuvent l'être sans en avoir conscience, aussi bien qu'agir sans avoir l'intention de nuire à la victime (Hinduja, Patchin, 2009; Vandebosch, Van Cleemput, 2008). Ainsi, l'*intentionnalité* ne semble pas être un critère évident «pour catégoriser un acte en ligne de cyberharcèlement» (Blaya, 2013, 32), ce qui pourrait expliquer le choix de certains chercheurs de ne pas l'inclure dans les définitions adoptées. De la même manière, la notion de *déséquilibre de pouvoir* ne fait pas l'unanimité au sein de la communauté scientifique (voir par exemple Hinduja, Patchin, 2015; Hutson, 2016). Il s'agit en effet d'une caractéristique se prêtant à différentes interprétations en raison de la multiplicité des formes de déséquilibre potentiellement associées

2 Le même constat avait déjà été fait à propos des travaux portant sur la violence et le harcèlement «ordinaires» (Debarbieux, 1999).

3 Il s'agit, par ailleurs, de la définition de cyberharcèlement retenue par le ministère de l'Éducation nationale français.

aux pratiques sur Internet. Les compétences numériques et l'équipement en médias de l'auteur, l'anonymat, la difficulté d'empêcher la dissémination d'un contenu « posté » en ligne sont autant de facteurs pouvant engendrer un sentiment d'impuissance chez la victime (Langos, 2012; Hinduja, Patchin, 2015). Le déséquilibre peut être ainsi différemment défini en fonction des éléments retenus, ce qui rend difficile de le mesurer de façon rigoureuse et d'assurer une comparabilité des résultats (Peter, Petermann, 2018). La *répétition*, quant à elle, semble être un critère fondamental pour qualifier les actes de cyberharcèlement (Carpenter, Hubbard, 2014; Hinduja, Patchin, 2015; Hutson, 2016), car les conséquences d'une victimation en ligne sont généralement plus graves lorsque l'agression est réitérée et s'inscrit dans la durée (Blaya, 2016). Néanmoins, les approches adoptées peuvent diverger en ce qui concerne le nombre d'actes à inclure, la durée de l'agression, le seuil de fréquence et la période considérée pour l'estimation (Blaya, 2013; Selkie *et al.*, 2016; Olweus, Limber, 2018). De plus, selon certains auteurs, une seule agression en ligne pourrait être suffisante pour qualifier un acte de cyberharcèlement (Langos, 2012; Alipan *et al.*, 2015), une approche qui ne semble pas satisfaisante en raison de l'absence de distinction entre événements ponctuels et violences répétées (Wolak *et al.*, 2007).

Ces aspects illustrent quelques-unes des problématiques concernant la mesure du cyberharcèlement, tout en soulignant les difficultés associées à l'utilisation de cette notion pour désigner de manière générique chaque forme de violence commise sur Internet. C'est ainsi que plusieurs auteurs suggèrent d'adopter une autre perspective pour étudier les injures, les menaces et les actes humiliants en ligne, le cyberharcèlement ne reflétant qu'une partie du phénomène (Grigg, 2010; Blaya, 2013, Dilmaç, 2017, entre autres). En France, Catherine Blaya propose d'utiliser le concept de « cyberviolence », qui désigne les agressions et les victimations, au moyen d'outils de communication électroniques, n'ayant pas nécessairement un caractère répétitif et ne s'inscrivant pas forcément dans la durée (Blaya, 2013). La cyberviolence, précise-t-elle, « comprend le cyberharcèlement, mais peut aussi consister en un échange mutuel de messages désagréables, menaces, insultes entre deux ou plusieurs individus sans qu'il y ait déséquilibre de pouvoir. Il peut s'agir d'agressions à caractère relationnel telles le dénigrement de la victime, l'ostracisme, la recherche de briser ses relations sociales au moyen de rumeurs, ou en générant des conflits en ligne » (Blaya, 2015, 71).

Cette approche semble pertinente dans la mesure où elle permet de prendre en compte différentes formes de violence sur Internet qui, même si elles ne relèvent pas du cyberharcèlement, ne sont pas pour autant moins sérieuses et dégradantes. On pense, par exemple, à la diffusion sur les sites de réseaux sociaux d'un propos diffamatoire à l'encontre d'une personne ou encore à la publication en ligne d'une image intime de cette dernière sans son consentement. En effet, de par le pouvoir de dissémination typique d'Internet, un

contenu peut atteindre rapidement un large public, une action peut être facilement relayée par d'autres internautes, et ce même si l'auteur n'a commis qu'une seule agression. Un seul propos infamant, agressif ou vulgaire peut rapidement se propager au sein des « espaces publics en réseau » (Boyd, 2014) et aller jusqu'à remettre en cause la réputation de la victime. Cette attaque « *par l'image et de l'image* d'une personne sur Internet », aussi définie comme « cyberhumiliation », prive la victime de sa capacité à contrôler son apparence et son existence en ligne, et la place « contre son gré et souvent de façon profondément douloureuse dans une position nettement inférieure » à celle qu'elle pensait mériter (Dilmaç, 2017, 307-309). Or, si ces différents exemples ne correspondent pas *stricto sensu* à des formes de cyberharcèlement (Wolak *et al.*, 2007), il est tout aussi vrai que les effets négatifs sur la personne peuvent être rapidement amplifiés par la permanence en ligne des contenus et leur accessibilité à tout moment. Ainsi, les conséquences d'une seule action sont difficilement contrôlables, y compris par l'agresseur, et la cyberviolence peut engendrer un sentiment d'impuissance chez la victime et la plonger dans un état de détresse (Slonje *et al.*, 2017 ; Dilmaç, 2017 ; Peter, Petermann, 2018).

Il ne s'agit pas ici de nier l'importance du cyberharcèlement, mais d'adopter une approche qui permet d'analyser d'autres formes d'agression sur Internet tout en donnant une image plus précise de celles-ci lorsqu'elles sont répétées. En raison des divergences d'ordre conceptuel et méthodologique, les recherches sur le cyberharcèlement relèvent en effet des pourcentages fort divers allant de 3-4 % à plus de 50 % d'incidents déclarés (Olweus, Limber, 2018). À ce propos, lorsque les enquêtes introduisent une distinction entre le concept de cyberviolence/cyberagression et celui de cyberharcèlement, les pourcentages relatifs à ce dernier sont inférieurs à ceux constatés dans les études n'opérant pas cette distinction (2,24 % *vs.* 30 % en moyenne) (Corcoran, Mc Guckin, 2014 ; Blaya, 2016, 55). Ainsi, adopter le concept de cyberviolence permettrait de mieux étudier les différentes facettes des agressions en ligne, sans pour autant négliger le problème des persécutions *via* Internet.

Étudier la cyberviolence : quelle approche méthodologique ?

Le cyberespace constitue à la fois un *objet*, un *instrument* et un *terrain* d'enquête, grâce notamment à la relative traçabilité des pratiques. Des outils spécifiques d'observation et de mesure des usages numériques ont d'ailleurs vu le jour (Beauvisage, 2013), ainsi que de nouvelles méthodes de recherche en sciences sociales en lien avec les technologies de l'information (Barats, 2013). Les chercheurs étudiant la déviance et la criminalité en ligne, par exemple, adoptent de plus en plus des approches fondées sur l'analyse des traces numériques (pour une synthèse voir Holt,

2010; Macilotti, 2018a) que l'on peut, de manière générale, définir comme l'ensemble des signes volontaires (par exemple un texte publié) ou implicites (par exemple l'adresse IP) résultant des pratiques en ligne des internautes. Bien qu'essentiel, ce type de démarche n'a pas semblé pertinent dans le cadre de notre étude pour plusieurs raisons.

Une première concerne le statut des traces numériques. Penser que l'analyse de ces signes permet d'éliminer les « biais » associés aux méthodes de recherche plus traditionnelles revient à oublier que la trace numérique est le produit d'une construction qui s'opère à différents niveaux. Ce qui est donné à voir en ligne est tout d'abord le résultat d'un ensemble de médiations sociotechniques et dépend des choix opérés par les dispositifs numériques en termes d'apparence, de forme et d'enregistrement (Monnoyer-Smith, 2013). De plus, la « mise en scène de soi » (Goffman, 1973) et la publication de contenus sur Internet sont souvent le produit de stratégies de sélection bien précises qui sont adoptées par l'utilisateur afin de contrôler son apparence et sa visibilité en ligne (Cardon, 2008). Ainsi, les traces numériques ne fournissent pas d'éléments contextuels suffisants par eux-mêmes : « elles indiquent surtout ce que l'internaute a fait avec telle ou telle application, en aucun cas ce qu'il voulait faire et les autres moyens qu'il a mis en œuvre pour arriver à ses fins » (Ertzscheid *et al.*, 2013, 57).

Une autre raison justifiant notre choix tient au fait que ce type d'approche tend souvent à restituer une image des comportements dans le cyberspace « déconnectée » des enjeux et des logiques structurant les mondes sociaux auxquels ils se rattachent. Or, les travaux sur la cyberviolence montrent que la victimation en ligne des jeunes est souvent « une violence de proximité » (Blaya, 2016, 60) et que les agressions sur Internet sont liées aux formes plus « traditionnelles » de violence en présence (Hinduja, Patchin, 2008; Blaya, 2015; Olweus, Limber, 2018). C'est justement cette continuité entre expériences *en ligne* et *hors ligne* qui peut difficilement être étudiée à partir des seules traces numériques.

À l'instar d'autres études (Livingstone *et al.*, 2011 ; Blaya, Alava, 2012), nous avons alors décidé d'interroger directement un groupe de mineurs à propos de leurs pratiques numériques et des épisodes de violence, en présence et en ligne, éventuellement vécus en tant que victimes ou auteurs. L'approche adoptée emprunte aux techniques de l'enquête de victimation et de la recherche sur la délinquance autoreportée (Robert, Zauberman, 2011) et vise à mesurer le ressenti et les expériences des membres d'un échantillon à partir d'un questionnaire élaboré par le chercheur. Ainsi, la propension à être auteur et/ou victime de cyberviolence a pu être analysée en fonction de facteurs tels que l'âge, le sexe et les usages numériques, tout en étant resituée dans le contexte plus général des problématiques pouvant concerner les mineurs dans leur quotidien.

Certes, cette démarche méthodologique présente des limites. Comme pour toute technique de recherche, il faut prendre en compte les effets associés à la formulation des questions et des réponses du questionnaire (Gremy, 1987), les logiques propres à la situation d'enquête (Mauger, 1991) ou encore le rôle de la désirabilité sociale (Aebi, Jaquier, 2008). De plus, ce type d'approche ne permet pas d'inclure certaines populations très vulnérables comme les mineurs non scolarisés ou déscolarisés au moment de l'étude (Robert, Zauberman, 2011; Mucchielli, 2015). Il ne s'agit pas non plus d'une technique de recherche permettant d'obtenir une estimation exhaustive de la cyberviolence, non seulement en raison des limites propres à la méthode choisie, mais parce que l'idée même d'une mesure généraliste de la « délinquance » est contestable (Robert *et al.*, 1994)^[4]. L'approche adoptée permet plutôt d'étudier les formes d'agression et de victimation en ligne rapportées par les membres de l'échantillon *se disant* victimes et/ou auteurs de cyberviolence, mais aussi d'éclairer le rapport entre Internet, le contexte social et les faits de violence *déclarés*.

Plus précisément, l'enquête a été menée au niveau de la Communauté d'Agglomération du Grand Rodez, un établissement public de coopération regroupant 8 communes aveyronnaises (56 725 habitants) qui a lancé, à partir des années 2010, un programme d'action visant à sensibiliser les jeunes et leurs parents aux risques potentiellement associés aux usages numériques. Inscrit dans sa Stratégie territoriale de sécurité et de prévention de la délinquance (STSPD), ce projet a mis à contribution plusieurs intervenants du tissu éducatif et associatif local, tout en associant notre centre de recherche afin d'analyser la mise en place du programme et de mieux connaître les pratiques numériques des mineurs scolarisés dans le territoire.

Dans un premier temps, une série d'entretiens semi-directifs et de *focus groups* a été réalisée auprès d'une quinzaine d'acteurs des milieux associatif, éducatif et judiciaire, dont l'ensemble des intervenants du programme de sensibilisation aux « risques d'Internet ». L'objectif était de saisir leurs opinions concernant les usages numériques et les formes de victimation en ligne des jeunes, ainsi que d'analyser les caractéristiques de l'action de sensibilisation menée. Dans un second temps, ces données ont été prolongées par la réalisation d'une

4 Il ne s'agit pas ici d'évoquer le débat sur le « chiffre noir » de la criminalité. Ces considérations renvoient plutôt à la nature de ce qui est dénombré par les outils de mesure de la délinquance. Comme il a été souligné par Philippe Robert et Renée Zauberman (2011, 54), chaque instrument dénombre « la "délinquance" selon le point de vue d'un acteur social particulier. Les enquêtes de victimation la mesurent selon le point de vue des enquêtés qui s'estiment victimes;

celles de délinquance autoreportée la comptent selon le point de vue de ceux qui se reconnaissent auteurs d'infractions; les statistiques de police la jaugent sous celui des professionnels du pénal ». Ainsi, ces différents outils permettent de connaître, plus ou moins bien, ce que chacun de ces acteurs considère comme étant la criminalité ou, de manière plus générale, la déviance.

enquête par questionnaire qui a concerné un échantillon de 900 élèves de 9-17 ans scolarisés dans 7 établissements (publics et privés) de l'agglomération routhénoise^[5]. La population interrogée se compose de 49,5 % de garçons et de 50,5 % de filles issus de milieux socioéconomiques globalement favorisés. En effet, les écoles visées par l'étude se trouvent sur un territoire caractérisé par des revenus moyens, un taux de chômage touchant environ 6 % de la population active et une part importante d'habitat pavillonnaire. Néanmoins, certaines zones de l'agglomération présentent une situation socioéconomique plus précaire et, en particulier, 12 % des élèves interrogés proviennent de quartiers marqués par une prépondérance de logements gérés par l'office public de l'habitat et une proportion importante de personnes en demande d'emploi^[6]. Malgré cela, les établissements retenus dans l'étude se caractérisent par la « cohabitation » de groupes sociaux hétérogènes et une « mixité sociale assurée grâce notamment à une présence significative d'étudiants en internat issus de milieux ruraux plus favorisés », selon les termes d'un acteur de la Communauté d'agglomération du Grand Rodez.

L'instrument de mesure, quant à lui, s'est inspiré du questionnaire élaboré par le réseau *EU Kids Online* qui a mené, en 2010, une vaste enquête sur les pratiques numériques des jeunes de 9-16 ans dans 25 pays européens (Livingstone *et al.*, 2011), dont la France (Blaya, Alava, 2012)^[7]. D'autres questions ont été également ajoutées et/ou modifiées en fonction des objectifs de notre étude, des éléments ayant émergé lors des entretiens, ainsi que des remarques soulevées par les mineurs avec lesquels le questionnaire a été testé. Au-delà des demandes portant sur les usages numériques et les représentations associées, les jeunes ont été amenés à répondre à plusieurs questions concernant les formes de victimation et les expériences potentiellement négatives vécues sur Internet au cours des 12 mois précédant l'enquête^[8].

Dans cet article, nous présenterons en particulier les résultats relatifs aux épisodes de violence que les interviewés déclarent avoir commis et/ou

- 5 L'échantillonnage « par strates et par grappes » (Corbetta, 2011, 330) a été réalisé à partir des informations données par la Direction académique de l'Éducation nationale de Rodez (population étudiante : 6 480 élèves en 2014/2015). Le questionnaire a été administré à 919 élèves (19 n'ont pas participé à l'étude car ils ont déclaré ne pas utiliser Internet), la participation était volontaire et a fait l'objet d'une autorisation parentale préalable.
- 6 Données fournies par la Communauté d'Agglomération du Grand Rodez.
- 7 *EU Kids Online* est un réseau de recherche coordonné par la London School of Economics and Political Science. Le projet est financé par l'EC (DG Information Society) dans le cadre du programme

« *Safer Internet Program* ». Il vise à améliorer la connaissance des pratiques numériques de la jeunesse et des risques potentiellement associés aux usages d'Internet et des TIC. Le questionnaire et les résultats de l'étude *EU Kids Online* de 2010 sont disponibles sur le site : www.eukidsonline.net.

- 8 Au-delà de la cyberviolence, les autres questions ont concerné : l'exposition à des contenus sexuels, les pratiques de *sexting*, les rencontres hors ligne de contacts purement virtuels, l'exposition à des contenus potentiellement nuisibles (espaces numériques pro-anorexie, présentant des images de violence, relatifs à la consommation de stupéfiants, etc.). Un premier aperçu des résultats est déjà paru (Maciotti, 2016).

subis en ligne, quel que soit le moyen de connexion à Internet (ordinateur, téléphone portable, tablette, etc.). À l'instar de l'enquête européenne citée (Livingstone *et al.*, 2011), les questions relatives à la cyberviolence n'ont pas évoqué la notion de violence ou de harcèlement, en privilégiant des termes plus neutres (actes « méchants » ou « blessants ») et un éventail d'exemples illustratifs^[9] à partir d'une interrogation plus générale concernant toutes les formes de violence en ligne et hors ligne^[10]. Afin de pouvoir étudier les différentes facettes des agressions sur Internet, il n'a pas été fait référence au déséquilibre de pouvoir entre l'auteur et la victime ou au caractère répétitif des actes blessants, en préférant aborder la question de leur fréquence seulement dans un deuxième temps. Ainsi, il a été possible de mesurer à la fois les violences ponctuelles et celles « répétées » (au moins 1 ou 2 fois par mois).

Enfin, la passation du questionnaire a été réalisée dans les établissements scolaires pendant les heures de cours (mars-juin 2015) selon une procédure auto-administrée à l'ordinateur et en présence des membres de l'équipe de recherche. Cette approche a semblé pertinente dans la mesure où elle permet aux interviewés de répondre au questionnaire de manière confidentielle, tout en donnant la possibilité aux enquêteurs d'intervenir pour des questions éventuelles de compréhension (Corbetta, 2011).

La cyberviolence selon les jeunes ruthénois

Quand on interroge le rapport entre Internet et jeunesse, on est d'emblée confronté à une première image largement répandue au niveau public. Internet serait un espace menaçant la sécurité et le bien-être des mineurs, comme en témoignent les opinions de certains de nos interviewés :

[...] il y en a qui vont être absolument absorbés par ça [Internet] au point de laisser la scolarité, de laisser les

9 Différents exemples ont été donnés : insulter quelqu'un, taquiner quelqu'un d'une manière que n'aime pas cette personne ; frapper quelqu'un ; laisser quelqu'un de côté ; etc. Il a été également précisé que ces actes peuvent se produire « en face à face », « sur Internet » ou « par téléphone ». Compte tenu des usages numériques, il a été indiqué aux répondants de cocher la case « par téléphone » seulement si les textes, les appels et les vidéos n'ont pas été envoyés/échangés via Internet.

10 Les questions ont été ainsi formulées : « Quelqu'un a-t-il agi d'une manière

blessante ou méchante envers toi au cours des 12 derniers mois ? » et « As-tu agi envers quelqu'un d'une manière qui a pu être ressentie comme blessante ou méchante au cours des 12 derniers mois ? » (Blaya, Alava, 2012). Des questions sur les modalités de réalisation ont été également prévues et, plus particulièrement, il a été demandé si les actes rapportés sont arrivés sur Internet, quel que soit l'outil utilisé pour la connexion (ordinateur, téléphone portable, tablette, console de jeu, etc.). Enfin, des questions ont été posées sur la fréquence de ces épisodes et sur leurs caractéristiques.

amis avec qu'ils pouvaient sortir, discuter. (Professeure de lycée)

Ils [les jeunes] prennent des risques sur Internet, ils se rendent même pas compte de ce qu'il y a là-dedans. (Infirmière scolaire)

Si des incidents de victimation peuvent bien se produire en ligne, il est cependant exagéré de considérer que tous les jeunes internautes encourent un tel risque et qu'Internet représente un danger pour leurs capacités relationnelles (Boyd, 2014). Pour les jeunes interrogés, les plateformes numériques sont avant tout un espace d'opportunités communicatives (89 %) et ludiques (64 %) participant au renforcement de leurs liens sociaux, notamment ceux déjà existants en dehors d'Internet (70 %). Le numérique revêt également un rôle dans l'accès à la connaissance et le soutien aux devoirs scolaires (88 %), tout en contribuant au développement de la créativité de certains usagers (30 %). Il s'agit d'aspects déjà mis en avant dans plusieurs études portant sur les pratiques numériques de la jeunesse (notamment Livingstone *et al.*, 2011 ; Mascheroni, Ólafsson, 2018).

S'il importe de souligner les effets positifs liés aux usages numériques, il est tout aussi utile d'interroger les problématiques potentiellement associées à Internet, et ce, en se focalisant en particulier sur les actes humiliants, les messages blessants, les insultes et les agressions relationnelles en ligne. D'après les professionnels interviewés, ce sont des conduites déviantes sur Internet sur lesquelles ils sont le plus souvent appelés à intervenir :

On est souvent appelés pour les échanges d'insultes ou d'images privées sur Internet, le harcèlement en ligne, les moqueries de toute sorte, pour des disputes commencées à l'école et puis sur Facebook ou le contraire. (Intervenante d'une association d'aide aux familles)

Les jeunes ont été ainsi amenés à répondre aux questions relatives à ce type de comportements en ligne, à partir d'une interrogation plus générale concernant toutes les formes de violence (en ligne, hors ligne) dont ils auraient pu être auteurs et/ou victimes (Tableau I).

Tableau I. Proportion d'élèves déclarant des violences au cours des 12 derniers mois (9-17 ans)

	«Auteurs»	«Victimes»
Toute forme de violence (en ligne, hors ligne)	24,8%	36,3%
En personne, en face à face	17,4%	25,9%
Formes de violence*		
Sur et <i>via</i> Internet	8,7%	16,9%
Par téléphone portable (non Internet) ⁽¹¹⁾	7,3%	10,3%

N = 900 élèves qui vont sur Internet, * = question à choix multiples

Plus particulièrement, environ 25 % des élèves interrogés indiquent avoir agi envers quelqu'un d'une manière *qui a pu être ressentie* comme *méchante* ou *blessante* au cours de l'année précédente. Parmi les expériences rapportées, la violence en face à face (17,4%) est plus courante que celle en ligne (8,7%) ou par téléphone (7,3%), confirmant ainsi les résultats d'autres enquêtes en la matière (Livingstone *et al.*, 2011 ; Blaya, Alava, 2012). En effet, les études sur la cyber-violence et le cyberharcèlement montrent que lorsque ces phénomènes sont analysés dans le contexte plus général de la violence « traditionnelle », leur proportion est généralement inférieure à celle observée pour les agressions en face à face (Livingstone *et al.*, 2011 ; Ybarra *et al.*, 2012 ; Sabella *et al.* 2013 ; Mascheroni, Ólafsson, 2018). Au contraire, l'idée d'une prévalence des violences en ligne par rapport à celles « ordinaires » serait liée non seulement aux différentes approches conceptuelles adoptées, mais aussi au fait d'étudier les agressions sur Internet de manière « isolée » (Olweus, 2012), et ce, en dépit des interactions constantes entre les mondes *en ligne* et *hors ligne* qui, à l'heure actuelle, « se vivent plus comme un continuum que comme deux territoires distincts » (Blaya, 2016, 60).

Les réponses des jeunes au sujet des expériences de victimation recourent ces observations (Tableau I). En effet, 36 % des élèves affirment avoir fait l'objet d'actes *méchants* ou *blessants* au cours de l'année précédente et, comme il a été souligné pour les « auteurs », l'agression en face à face (25,9%) est plus fréquente que celle en ligne (16,9%) ou par téléphone (10,3%) (Livingstone *et al.*, 2011 ; Blaya, Alava, 2012 ; Ybarra *et al.*, 2012).

En ce qui concerne plus précisément la cyberviolence, pour 6 « auteurs » sur 10, il s'agit d'une agression occasionnelle (soit 5,1 % des jeunes), même si environ

11 Il s'agit de textes, appels et vidéos envoyés *via* le téléphone portable mais non depuis Internet. Par exemple, il a été précisé aux répondants de ne pas considérer dans cette

catégorie les échanges *via* messagerie instantanée (comme WhatsApp) et, au contraire, de les inclure dans la réponse « sur Internet ».

20 % des élèves qui rapportent des violences en ligne déclarent avoir agi « une ou deux fois par mois » (soit 1,8 % des jeunes), avec des résultats similaires pour les agressions commises « une ou deux fois par semaine » (18 % des « auteurs », soit 1,5 % des jeunes). Selon l'approche conceptuelle adoptée, la « cyberviolence répétée » ne concerne alors qu'environ 3 % des jeunes interviewés.

S'agissant de la cyberviolence subie, on retrouve les mêmes tendances observées pour les « auteurs » : la majorité des répondants déclarent avoir été victimes occasionnellement (54 % des « victimes », soit 9 % des jeunes). Dans les autres cas, il s'agit d'une victimation vécue « 1 ou 2 fois par mois » pour 24 % des « victimes » (soit 4 % des jeunes) et « 1 ou 2 fois par semaine » pour 22 % des élèves qui disent avoir subi des violences en ligne (soit 4 % des jeunes). Ainsi, les jeunes se disant victimes de « cyberviolence répétée » représentent 8 % des élèves interviewés.

Les jeunes âgés de plus de 11 ans ont été également interrogés à propos des caractéristiques des violences en ligne rapportées. Toutefois, compte tenu du faible nombre « d'auteurs »^[12], l'analyse n'est significative que pour les expériences de victimation (Tableau II).

Tableau II. Les actes de violence vécus en ligne au cours des 12 derniers mois*

Des messages méchants ou blessants m'ont été envoyés sur Internet	7,5%
Des messages/contenus méchants ou blessants à propos de moi ont été postés/diffusés sur Internet là où d'autres personnes peuvent les voir	2,2%
J'ai été exclu ou mis(e) à l'écart d'un groupe ou d'une activité sur Internet	1,3%
J'ai été menacé(e) sur Internet	2,7%
D'autres choses méchantes ou blessantes sont arrivées sur Internet (ex. des insultes)	7,5%
<i>Aucune violence en ligne</i>	<i>85%</i>

N = 733 élèves (de plus de 11 ans) qui vont sur Internet. * = question à choix multiples

Ainsi, la forme de violence la plus courante est le fait de recevoir des messages blessants sur Internet (7,5 % des jeunes), tout comme des insultes et « autres choses méchantes » en ligne (7,5 % des jeunes). Au contraire, les agressions en ligne qui suscitent le plus d'inquiétude sont moins fréquemment rapportées : seulement 3 % des jeunes âgés de plus de 11 ans se disent victimes de menaces, 2 % affirment que des contenus les dénigrant ont été « postés » en ligne et 1 %

12 Le nombre de réponses est inférieur à 100 (Corbetta, 2011).

indique avoir été exclu d'un groupe ou d'une activité sur Internet. À partir de ces premiers aspects, il est intéressant de confronter les expériences de victimation et les épisodes d'agression en ligne rapportés.

À l'instar des résultats d'autres enquêtes (Livingstone *et al.*, 2011 ; Blaya, Alava, 2012), les jeunes qui affirment avoir été victimes de violence sont plus nombreux que ceux qui se disent auteurs, et ce indépendamment du type d'agression. Au-delà des biais liés, par exemple, à la désirabilité sociale, ce résultat peut être expliqué par le fait que tous les agresseurs ne sont pas nécessairement des jeunes (Blaya, Alava, 2012). Une autre raison tient, selon une partie de la littérature, aux caractéristiques des communications en ligne. Souvent dépourvue des éléments métalinguistiques typiques des interactions en présence, la communication numérique peut atténuer la conscience des comportements chez les individus, tout en influençant leur capacité à en comprendre la portée et les conséquences (Suler, 2004 ; Riva, 2010 ; Blaya, 2013):

Et c'est peut-être là [sur Internet] où c'est plus propice comme il n'y a pas de face à face, de salir une réputation, de dire quelque chose sur quelqu'un qu'ils [les jeunes] n'ont pas pu faire, dire en face [...] Pour moi, Internet ça fait comme une barrière et alors c'est plus facile de dire des choses. (Intervenant d'une association d'aide aux victimes)

Contrairement aux échanges en face à face, sur Internet (*a priori*) l'individu ne voit pas directement les effets de son geste sur la victime ; il n'est pas immédiatement confronté aux réactions et à la souffrance de cette dernière. Ces aspects pourraient alors faciliter le détachement par rapport à la gravité de l'action, ainsi qu'affecter la capacité de l'acteur à se reconnaître comme agresseur (Willard, 2003 ; Suler, 2004 ; Macilotti, 2018b).

Quant aux épisodes de cyberviolence rapportés par les « auteurs » et les « victimes », l'image qui se dégage est celle d'un phénomène ponctuel qui ne présente pas des caractéristiques significativement différentes par rapport aux agressions verbales et relationnelles « traditionnelles ». Pour ce type de violence numérique Internet ne serait qu'un nouveau moyen de répliation de ce qui se passe en face à face (diffusion de rumeurs, de propos haineux, de messages blessants, etc.)¹³. Toutefois, il serait erroné de déduire l'absence ou l'existence d'un préjudice à partir de la seule analyse des faits déclarés (Blaya, Alava, 2012), tout comme de nier les caractéristiques spécifiques aux agres-

13 Malgré le nombre réduit de réponses relatives aux « auteurs », les faits rapportés par ces derniers ne présentent pas de différences significatives par rapport aux

épisodes déclarés par les « victimes ». Les agressions en ligne les plus souvent déclarées sont les insultes (56,4%) et l'envoi de messages désagréables (40%).

sions en ligne en se basant seulement sur ces premiers résultats. Il importe, au contraire, d'analyser comment les épisodes de victimation en ligne ont été vécus par les jeunes interviewés.

Ainsi, plus de la moitié des répondants ayant subi une agression en ligne considèrent la cyberviolence comme une expérience négative et blessante (57%) et, parmi les jeunes âgés de plus de 11 ans, 42% déclare que les effets des situations expérimentées ont été ressentis pendant plusieurs jours et 23% sur une période de temps plus longue. Afin d'approfondir ces opinions, il a été demandé aux élèves d'expliquer, avec leurs propres mots, les raisons associées aux expériences négatives vécues. Deux éléments se sont dégagés de manière récurrente.

Un premier concerne le fait de « *se sentir humilié* », « *rabaissé* » et « *ridiculisé* ». Les actes de cyberviolence ont été décrits comme des atteintes à la réputation de la personne, comme des faits « *salissant l'image* » face auxquels la victime « *ne sait plus quoi faire* ». Un deuxième aspect porte sur la nature des espaces numériques, qui permettent de diffuser les contenus de manière simple et rapide tout en plongeant la victime dans un état « *d'impuissance* » en raison des difficultés à contrôler leur dissémination en ligne :

C'était une chose privée, entre nous deux, et il a balancé ma photo et mes textos. Je me suis sentie trahie et humiliée, pas seulement comme couple mais comme personne. [...] On s'est moqué de moi, de mes fringues, de mon image. [...] Je ne pouvais pas les effacer [la photo, les textos], je me suis sentie impuissante. (Élève, 16 ans)

Pour comprendre ces réactions, il est toutefois nécessaire de les resituer dans le contexte des interactions et des formes de présence numériques.

Contrairement à certains discours alarmistes, les internautes ne semblent pas adopter des postures aveuglement tournées vers l'exhibitionnisme et l'étalage de soi dénué de tout contrôle. Les plateformes numériques constituent plutôt des espaces d'exposition où les personnes définissent et structurent leur apparence et leur identité en utilisant différentes stratégies afin de contrôler ce qu'elles montrent d'elles-mêmes :

Un élément que l'on évoque pas trop [...] c'est que dans une discussion réelle on a l'image qu'on a, alors que sur les réseaux sociaux on peaufine, on met l'image qui nous avantage, on la travaille, on donne l'image que l'on veut [...] je peaufine mon apparence et je donne la réalité que je veux à mes amis. (Animateur multimédias en éducation populaire)

Le cyberspace et les technologies de l'information offrent, en paraphrasant Goffman (1973), de nouveaux modes pour gérer la présentation et la mise en scène de soi selon une logique que l'on pourrait qualifier de « design de la visibilité » (Cardon, 2008). Certaines propriétés d'Internet telles que l'anonymat potentiel, l'absence (*a priori*) du contact visuel et le caractère dématérialisé des communications permettent aux individus de décliner leur identité sur des registres différents et de produire leur visibilité « à travers un jeu de masques, de filtres ou de sélection de facettes » (Cardon, 2008, 97). Loin de se réduire à une activité entièrement subjective, l'étalage de soi en ligne s'inscrit dans un processus relationnel (Casilli, 2010) car « exister sur Internet, c'est exister dans le regard de l'Autre » (Dilmaç, 2017, 317) :

Certains joueurs m'ont ridiculisé, mon personnage que j'ai créé depuis longtemps [...] ils m'ont dit que je ne devais pas en faire tout un plat, mais je l'ai vraiment mal vécu. [...] Mon avatar est un peu un mélange de moi et de mes héros [...] c'est comme si j'avais pas ma place dans le groupe. (Élève, 14 ans)

Même si elle est ponctuelle, l'attaque en ligne peut être alors perçue comme une expérience particulièrement douloureuse puisqu'elle est en mesure de remettre en cause ce « projet réflexif de construction de soi » (Rieffel, 2014, 96). D'une part, l'individu perd le contrôle de son image et subit « une violence qui s'établit par le regard », « l'image pour soi » ne correspondant plus à « l'image pour l'autre » (Dilmaç, 2017, 312-313). D'autre part, il vit un sentiment d'impuissance car son apparence et sa performance identitaire ne sont plus dépendantes de ses choix stratégiques, ce ressenti étant, par ailleurs, amplifié par l'anonymat éventuel des auteurs des agressions en ligne (Watts *et al.*, 2017) :

Tout est parti de mon compte Insta [Instagram], quelqu'un a pris mes photos et les a modifiées et postées sur des groupes Facebook et WhatsApp. [...] Je sais même pas qui c'était. [...] On me dit que mes photos sont belles, j'aime bien les travailler. Ils ont fait des montages horribles et je me suis retrouvée avec tout un tas de gens qui se moquaient de moi et mes copines [...] je savais pas comment faire. (Élève, 17 ans)

Ce sentiment d'impuissance tient également aux caractéristiques typiques d'Internet, et notamment des médias sociaux. Des réponses comme « *tout le monde l'a vu* » ou « *c'était affreux, je ne pouvais pas effacer le message* » ont été citées plusieurs fois par les répondants. En effet, ces derniers précisent avoir été principalement victimisés *sur et à travers* les espaces numériques multipliant les occasions d'interaction et de partage de contenus, comme

les sites de réseaux sociaux (59,2%), les services de messagerie instantanée (36,2%), les sites de jeux (27,6%) et les plateformes de partage de photos et vidéos (7,9%)¹⁴. Si les services de « réseautage » et de *media sharing* occupent une place importante dans les expériences de victimation rapportées, c'est également en raison de leur popularité auprès des internautes et des possibilités relationnelles associées à leurs usages. Introduits dans l'objectif de surmonter l'anonymat typique d'Internet, ces services « d'interréalité » permettent de combiner « réseaux virtuels et réels à travers l'échange de communications » (Riva, 2010, 125), en contribuant ainsi à l'extension numérique de la sphère sociale et à l'articulation de plusieurs registres d'interactions (Beuscart *et al.*, 2016). Si cette tendance des internautes à se structurer en « espaces publics en réseau » (Boyd, 2014) n'est pas problématique en soi, les propriétés de ces « *networked publics* », telles que la persistance des contenus en ligne, l'existence d'une audience potentiellement illimitée, la possibilité de reproduire et de rechercher facilement les contenus, peuvent amplifier la durée et les conséquences des cyberviolences subies. Ainsi, que ce soit à travers la diffusion d'un propos diffamatoire ou la publication d'une photo peu flatteuse, l'atteinte à la victime n'est souvent pas limitée à un moment et un environnement donnés. Elle peut aller jusqu'à prendre « un caractère public et nomade dont l'ampleur dépasse largement celle que pourrait prendre une agression ou un harcèlement traditionnels » (Blaya, 2013, 39).

Dans cette perspective, l'anonymat sur Internet, les potentialités en termes d'atteinte à l'image, la nature des communications et des interactions au sein des espaces numériques sont autant de facteurs permettant d'identifier certaines caractéristiques spécifiques à la cyberviolence par rapport aux formes d'agression plus « traditionnelles » (voir par exemple Peter, Petermann, 2018).

Pour faire face aux situations expérimentées, les élèves adoptent différentes solutions techniques et relationnelles (Tableau III). Toutefois, les stratégies « proactives de gestion des risques en ligne » (Mascheroni, Ólafsson, 2018) ne sont pas populaires auprès des jeunes interviewés. En effet, « bloquer » sur Internet l'auteur de l'agression (34,2%) et effacer ses messages (30,9%) sont des solutions proposées seulement par un tiers des répondants, et une proportion encore plus faible d'élèves déclare avoir changé les paramètres de confidentialité des « comptes » en ligne (7,9%).

14 Question à choix multiples.

Tableau III. Les réactions face à la cyberviolence (9-17 ans)

J'ai parlé à quelqu'un	Oui	63,8%
	Non	32,9%
<i>Stratégies actives et passives*</i>		
J'ai arrêté d'utiliser Internet pendant un moment		15,8%
J'ai effacé tous les messages de l'autre personne		30,9%
J'ai changé mes coordonnées/mes critères de confidentialité		7,9%
J'ai bloqué la personne pour qu'elle ne puisse plus me contacter		34,2%
J'ai signalé le problème <i>via</i> Internet		23%
Aucune de ces choses		25,7%

N = 152 élèves se déclarant victimes de cyberviolence. * = question à choix multiples

Au contraire, la première réaction face à l'épisode de victimation est la recherche d'aide auprès de l'entourage personnel (63,8%), même si près de 3 élèves sur 10 disent garder le silence à propos du fait subi. À l'instar des résultats d'autres études (Livingstone *et al.*, 2011 ; Mascheroni, Ólafsson, 2018), lorsqu'ils parlent de l'expérience de victimation, les jeunes s'adressent principalement aux amis (81,4%), suivis par les parents (39,2%) et les sœurs/frères (29%), alors que seulement 6% des élèves, en réponse à une question à choix multiples, affirment se confier aux enseignants ou à d'autres acteurs de la communauté éducative.

La centralité du groupe de pairs dans les réponses des jeunes interviewés s'explique notamment par son rôle dans les processus de socialisation et de construction identitaire pendant la jeunesse. Le partage d'expériences, d'activités sociales, de codes distinctifs et culturels entre amis est en effet essentiel dans la quête à la fois d'émancipation de l'influence familiale et de reconnaissance sociale (Pasquier, 2005; Singly, 2006). Ainsi, il s'avère souvent plus simple de se confier aux amis puisqu'ils sont reconnus comme des « experts » non seulement à propos des pratiques numériques, souvent jugées comme typiques de leur génération (64%), mais aussi au regard de la violence entre jeunes (Blaya, 2013; Debarbieux, Moignard, 2016), à laquelle l'élève a pu être confronté en tant que victime, auteur ou comme témoin (63%). Au contraire, les jeunes interviewés sont plus réticents à s'adresser aux adultes et notamment aux enseignants, comme en témoignent certains propos recueillis pendant la passation du questionnaire :

J'en connais plus que mes parents, ils utilisent Internet mais ils sont pas très doués [...] je ne veux pas qu'ils me coupent la connexion. (Élève, lycée)

Je leur [parents] en ai pas parlé [...] Une fois, je me suis abonnée par erreur à un truc de sonneries pour le téléphone et mon père m'a engueulé. Si je lui disais ça [ce qui est arrivé à l'élève sur Internet], il aurait fait pareil. (Élève, lycée)

Je comprends pas cette question [l'élève s'adresse au chercheur en lui indiquant le questionnaire]. Ils [professeurs] sont là pour nous donner des notes, je parle pas de mes problèmes avec eux [...] ça ne les concerne pas, chacun sa vie. (Élève, collègue)

En effet, la peur que le fait subi soit dévoilé en classe ou que l'accès à Internet soit limité, la crainte que les parents puissent les réprimander, le manque de confiance dans les capacités des adultes à les aider sont autant de facteurs pouvant expliquer l'attitude des répondants face aux agressions subies (voir par exemple Blaya, 2013).

Jeunes et cyberviolence : une continuité entre expériences en ligne et hors ligne ?

Si ces aspects nous renseignent sur la nature des cyberviolences rapportées par les élèves interviewés, il serait toutefois erroné de penser que ce phénomène n'a aucun lien avec les formes de violence plus « traditionnelles », tout comme de considérer que la propension à être auteur et/ou victime d'agressions en ligne concerne de la même manière tous les jeunes. À cet égard, les travaux sur la violence et le harcèlement en ligne identifient plusieurs facteurs corrélés aux expériences d'agression et de victimation. Néanmoins, en raison du faible nombre « d'agresseurs » en ligne de notre échantillon, l'analyse ne concerne que les élèves se disant victimes d'une cyberviolence. Il importe également de préciser que les comparaisons en la matière doivent être prises avec précaution, les approches conceptuelles et méthodologiques pouvant varier entre les études. Cependant, quelques considérations peuvent être avancées à propos des principales tendances observées¹⁵.

Si on considère le genre, par exemple, les garçons de notre étude semblent un peu plus impliqués dans les violences en ligne que les filles (respectivement 18 % et 15,8 %). La question du genre est en effet encore controversée et les résultats divergent entre les études (Blaya, 2016). Si, d'après certaines enquêtes, les filles sont plus exposées aux victimations en ligne (Smith *et al.*,

15 La variable « milieu social » n'a pas pu être analysée en raison d'un pourcentage de non-réponse élevé.

2008 ; Baldry *et al.*, 2015, entre autres), les travaux européens du réseau *EU Kids Online* relèvent peu de différences à ce sujet (Livingstone *et al.*, 2011 ; Mascheroni, Ólafsson, 2018)^[16].

En revanche, malgré la diversité des approches conceptuelles et méthodologiques, les travaux disponibles s'accordent sur le fait qu'être victime d'une agression en ligne tend généralement à augmenter avec l'âge (Lenhart, 2007 ; Livingstone *et al.*, 2011 ; Blaya, 2013). Or, les résultats de notre étude ne semblent pas concorder avec ces observations (Tableau IV). Si les jeunes de 16-17 ans sont plus susceptibles de rapporter un épisode de cyberviolence (17,6 %) par rapport aux élèves des premières années du collège (13,4 %, 12-13 ans), ce sont les enfants de 9-11 ans qui déclarent le plus souvent avoir été victimes d'une agression en ligne (23 %)^[17].

Tableau IV. Les épisodes de violence selon l'âge de la victime (9-17 ans)

	Total	Classe d'âge			
		9-11	12-13	14-15	16-17
Violence en face à face	25,9%	35,9%	19,8%	24,4%	24%
Cyberviolence	16,9%	23%	13,4%	13,8%	17,6%

N = 900 élèves qui vont sur Internet

Dans un premier temps, la perception subjective de l'action sur Internet et de ses conséquences peut être évoquée afin d'expliquer ce résultat. En effet, la frontière entre le fait d'être « embêté » et la violence peut parfois être floue (Bellon, Gardette, 2013), et la difficulté de distinguer ces deux phénomènes pourrait amener les enfants à surestimer les victimations subies. De plus, certains auteurs soulignent que ces derniers ont une plus grande propension que les adolescents à se dire affectés par les agressions sur Internet (Ybarra *et al.*, 2006), ce qu'expliquerait la proportion plus importante de faits rapportés par cette classe d'âge. Dans notre étude, parmi les jeunes qui déclarent avoir été blessés par les épisodes de cyberviolence, ce sont effectivement les élèves de 9-11 ans qui affirment le plus souvent avoir été affectés de manière négative^[18].

Au-delà des significations subjectives données aux actes, plusieurs chercheurs suggèrent d'interroger le lien entre violence « traditionnelle » et cyberviolence

16 Toutefois, selon les résultats du volet français de l'enquête *EU Kids Online* (Blaya, Alava, 2012), les garçons rapportent moins d'épisodes de harcèlement sur Internet que les filles.

17 En considérant le type d'établissement: 25,1 % école, 13,5 % collège et 16,4 % lycée.

18 Réactions négatives face à la cyberviolence: 80,5 % des 9-11 ans, 60 % des 12-13 ans, 52 % des 14-15 ans, 44 % des 16-17 ans.

(voir par exemple Baldry *et al.*, 2015 ; Olweus, Limber, 2018). À ce sujet, les recherches spécifiquement menées sur la question indiquent que la victimation en ligne des mineurs est plus courante lorsque la violence en face à face est plus fréquente (Livingstone *et al.*, 2011). En effet, comparés aux autres classes d'âge, les enfants de 9-11 ans déclarent davantage avoir subi une agression « ordinaire » (Tableau III). Ainsi, ces derniers seraient plus exposés aux épisodes de cyberviolence en raison d'une plus importante victimation en face à face¹⁹. Sauf pour les élèves de 14-15 ans, cette tendance est observable aussi pour les autres classes d'âge : lorsque la proportion de jeunes se disant victimes de violences « ordinaires » augmente, il en est de même pour la proportion d'élèves qui rapportent des agressions sur Internet. Par ailleurs, ce lien entre expériences *en ligne* et *hors ligne* a été vérifié dans d'autres études qui montrent, d'une part, que la victimation sur Internet est liée à la qualité et à la quantité des interactions des jeunes avec des situations problématiques (Blaya, 2013) et, d'autre part, que le fait d'être agressé, notamment à l'école, augmente la probabilité d'être victime d'une violence sur Internet (Baldry *et al.*, 2015 ; Blaya, 2015 ; Kowalski *et al.*, 2019).

Toutefois, ces résultats ne sauraient s'expliquer sans considérer la nature des interactions dans le cyberspace. En effet, Internet ne représente pas nécessairement une rupture du lien social puisque les pratiques *en ligne* et les expériences *hors ligne* « s'enchevêtrent, se déploient dans une espèce de continuum de sorte qu'Internet n'annule pas les formes de sociabilités antérieures, mais les reconfigure » (Rieffel, 2014, 95). L'immédiateté des contacts en ligne, l'abolition des distances et l'accessibilité des contenus permettent d'articuler plusieurs registres de communication et d'interaction, à la fois avec des inconnus, mais aussi avec des personnes connues et des proches (Beuscart *et al.*, 2016) :

Les amis scolaires sont souvent les mêmes que les amis d'Internet, c'est un cercle qui se coupe jamais. [...] La journée ils [les jeunes] parlent entre eux, le soir ils rediscutent entre eux sur Facebook. (Intervenante d'une association d'aide aux familles)

Si les « liaisons numériques » (Casilli, 2010) sont souvent l'extension en ligne des réseaux sociaux qui se créent dans la vie « ordinaire », il n'est pas surprenant que les épisodes de victimation sur Internet se caractérisent par cette même continuité entre expériences *en ligne* et *hors ligne*. Interrogés à ce pro-

19 Dans notre étude, la question du climat scolaire n'a pas été abordée et il n'est donc pas possible de mesurer son impact sur les expériences rapportées par les jeunes. Cependant, les études qui se sont focalisées sur le sujet montrent qu'être victime de cyberviolence (en particulier

répétée) est lié à une perception négative du milieu scolaire et accroît le sentiment d'insécurité (Blaya, 2015). Par ailleurs, il s'agit d'un résultat déjà souligné par des travaux portant sur les formes « traditionnelles » de violence à l'école (Debarbieux, 1996).

pos, les jeunes (+11 ans) sont nombreux à déclarer que les épisodes vécus sont souvent le résultat de disputes, moqueries et actions en face à face qui se sont ensuite poursuivies sur Internet, tout comme le contraire (respectivement 35 % et 41 % des « victimes »).

Cet entrelacement des expériences peut être observé aussi à propos du « double statut » auteur/victime. Dans notre étude, les jeunes les plus concernés par un épisode de cyberviolence sont ceux qui affirment être également auteurs d'une agression en face à face et/ou en ligne (59 % *vs.* 23 % « non agresseurs »). Comme souligne Catherine Blaya (2016, 58), la « violence engendre la violence et à une situation donnée, l'agressé est susceptible de réagir de façon similaire [...] Violence subie et violence agie, sont souvent les deux aspects d'une même histoire » (Blaya, 2016, 58). La continuité des expériences serait donc centrale pour comprendre le rapport à la violence de notre échantillon, tant pour ce qui concerne la nature de l'agression que pour ce qui a trait au rôle endossé. Ces considérations sont corroborées par les résultats d'autres travaux sur l'agression et le harcèlement numériques, qui montrent que les victimes sont plus susceptibles, par rapport aux autres jeunes, d'adopter elles-mêmes des comportements violents sur Internet (Ybarra *et al.*, 2006 ; Kowalski *et al.*, 2019). De la même manière, un facteur associé à la propension à être agresseur en ligne est le fait d'avoir été victime au préalable tant en face à face que sur Internet (Watts *et al.*, 2017).

S'agissant du rôle spécifique des technologies numériques, plusieurs auteurs soulignent que la probabilité d'être cible d'une agression en ligne augmente en fonction de la fréquence de connexion à Internet, du dispositif utilisé pour surfer ou encore des modalités d'interaction en ligne (Juvonen, Gross, 2008 ; Mascheroni, Ólafsson, 2014 ; Blaya, 2013 ; Kowalski *et al.*, 2019). Néanmoins, dans notre étude, la propension à être victime de cyberviolence ne varie pas de façon significative en fonction des usages et des pratiques numériques des interviewés, et seule l'appartenance à des sites de réseaux sociaux semble avoir une valeur explicative : parmi les victimes, les jeunes ayant un profil sur ces plateformes sont plus susceptibles de rapporter des épisodes de cyberviolence que ceux ne fréquentant pas ces espaces (respectivement 48 % contre 27 %). À ce sujet, la littérature montre que la technologie utilisée pour commettre l'agression correspond souvent au type de technologie la plus populaire au sein d'une classe d'âge spécifique (Kowalski *et al.*, 2019), ce qui pourrait expliquer le résultat obtenu dans notre étude puisque 7 élèves sur 10 déclarent avoir au moins un « profil » sur les médias sociaux (72 %). Cette tendance doit être interprétée aussi au regard de la nature de ces plateformes numériques : il s'agit d'espaces qui multiplient les occasions d'interaction et où la continuité entre expériences *en ligne* et *hors ligne* est davantage visible.

Ainsi, la victimation en ligne des jeunes interrogés ne serait pas le simple résultat des usages plus ou moins intensifs du numérique. Si le rôle et les

effets d'Internet ne doivent pas être négligés, une analyse « déconnectée » des enjeux et des problématiques que les jeunes peuvent vivre quotidiennement risque de fournir une représentation réductrice de ces réalités déviantes, mais aussi d'entraîner une diabolisation des technologies de l'information. À l'instar d'autres auteurs, nos résultats suggèrent que l'étude des phénomènes sociaux liés à Internet ne doit pas se réduire à une distinction entre liens sociaux *ordinaires* et liens *numériques*, puisque les dynamiques du social incorporent, ou peuvent incorporer, des aspects prenant forme dans les dispositifs techniques (Dagiral, Martin, 2017). Ces considérations invitent ainsi à rompre avec les interprétations opposant monde *réel* et monde *virtuel*, « auteur *versus* victime » (Mucchielli, 2015, 58), afin de restituer la complexité des relations sociales à l'ère numérique.

Pour conclure

La victimation des jeunes sur Internet est une des préoccupations majeures au cœur des débats concernant leur sécurité et leur bien-être. Si cette problématique a été souvent abordée à travers le concept de cyberharcèlement, dans cet article il s'est agi d'étudier différentes formes d'agression qui, même si elles ne rencontrent pas sa définition, ne sont pas toujours moins graves pour autant.

Ainsi, l'analyse des épisodes de victimation en ligne rapportés par les jeunes interrogés montre que la cyberviolence, contrairement à certaines idées reçues, reste une forme d'agression moins courante que la violence en face à face, au moins pour ce qui concerne les mineurs. Ce résultat ne doit pas pour autant conduire à sous-estimer les conséquences potentiellement liées aux victimations en ligne, même lorsque l'auteur n'a commis qu'une seule agression. Le pouvoir de dissémination des contenus typique d'Internet, la nature des communications en ligne, la possibilité de remettre en cause l'image et la réputation de la personne de manière rapide et étendue sont autant d'aspects qui illustrent les expériences négatives vécues par les jeunes interviewés.

Si les caractéristiques du cyberspace et des interactions numériques permettent de décrire certains aspects typiques des agressions sur Internet, il serait cependant erroné d'interpréter la cyberviolence comme le simple résultat des pratiques numériques des mineurs. Au contraire, les épisodes de victimation vécus par les élèves interrogés tendent à se caractériser par une continuité entre expériences *en ligne* et *hors ligne*. Ils nécessitent ainsi d'être analysés dans le contexte plus général des problématiques et des formes de violence qui peuvent concerner les mineurs dans leur quotidien. Dans cette perspective, l'amélioration des compétences et des connaissances numériques des jeunes n'est qu'une composante de l'action de prévention dans ce domaine. Afin d'être effectivement efficaces, les programmes d'interven-

tion menés notamment en milieu scolaire devraient être alors fondés sur une approche conçue autour de l'éducation à la non-violence et aux valeurs du vivre-ensemble, tout en impliquant les jeunes de façon active afin d'accroître leurs connaissances et renforcer leur « pouvoir d'agir ».

Giorgia MACIOTTI

Enseignant chercheur contractuel
Université Toulouse 1 Capitole,
Faculté de droit et science politique
Institut du droit de l'espace, des territoires,
de la culture et de la communication
(IDETCOM), France
giorgia.macilotti@ut-capitole.fr

Bibliographie

- AEBI M.F., JAQUIER V., 2008, Les sondages de délinquance autoreportée : origines, fiabilité et validité, *Déviance et Société*, 32, 2, 205-227.
- ALIPAN A., SKUES J., THEILER S., WISE L., 2015, Defining cyberbullying: A multiple perspectives approach, *Studies in Health Technology and Informatics – Annual review of cybertherapy and telemedicine 2015*, 219, 9-13.
- BALDRY A.C., FARRINGTON D.P., SORRENTINO A., 2015, "Am I at risk of cyberbullying"? A narrative review and conceptual framework for research on risk of cyberbullying and cybervictimization: The risk and needs assessment approach, *Aggression and Violent Behavior*, 23, 36-51.
- BARATS C. (dir.), 2013, *Manuel d'analyse du web*, Paris, Armand Colin.
- BEAUVISAGE T., 2013, Compter, mesurer et observer les usages du web : outils et méthodes, in BARATS C. (dir.), *Manuel d'analyse du web*, Paris, Armand Colin, 188-211.
- BELLON J.-P., GARDETTE B., 2013, *Harcèlement et cyberharcèlement à l'école : une souffrance scolaire 2.0*, Paris, ESF Éditeur.
- BERAN T.N., RINALDI C., BICKHAM D.S., RICH M., 2012, Evidence for the need to support adolescents dealing with harassment and cyber-harassment: Prevalence, progression, and impact, *School Psychology International*, 33, 5, 562-576.
- BERNE S., FRISÉN A., SCHULTZE-KRUMBHOLZ A., SCHEITHAUER H., NARUSKOV K., LUIK P., KATZER C., ERENTAITE R., ZUKAUSKIENE R., 2013, Cyberbullying assessment instruments: A systematic review, *Aggression and Violent Behavior*, 18, 2, 320-334.
- BEUSCART J.-S., DAGIRAL E., PARASIE S., 2016, *Sociologie d'internet*, Paris, Armand Colin.
- BLAYA C., 2013, *Les ados dans le cyberspace. Prises de risque et cyberviolence*, Bruxelles, De Boeck.
- BLAYA C., 2015, Étude du lien entre cyberviolence et climat scolaire : enquête auprès des collégiens d'Ile de France, *Les dossiers des sciences de l'éducation*, 33, 69-90, [en ligne] <https://journals.openedition.org/dse/815>.
- BLAYA C., 2016, Cyberviolence : état de la question, in DEBARBIEUX E. (dir.), *L'école face à la violence. Décrire, expliquer, agir*, Paris, Armand Colin, 52-64.
- BLAYA C., ALAVA S., 2012, *Risques et sécurité pour les enfants sur internet : le rapport français*, EU Kids Online, [en ligne] <http://eprints.lse.ac.uk/46443/1/FranceReportFrench.pdf>.
- BOYD D., 2014, *It's complicated. The social lives of networked teens*, New Haven, Yale University Press.
- CALLAGHAN M., KELLY C., MOLCHO M., 2015, Exploring traditional and cyberbullying among Irish adolescents, *International Journal of Public Health*, 60, 2, 199-206.
- CARDON D., 2008, Le design de la visibilité. Un essai de cartographie du web 2.0, *Réseaux*, 6, 152, 93-137.
- CARPENTER L.M., HUBBARD G.B., 2014, Cyberbullying: Implications for the psychiatric nurse practitioner, *Journal of Child and Adolescent Psychiatric Nursing*, 27, 3, 142-148.
- CASILLI A., 2010, *Les liaisons numériques : vers une nouvelle sociabilité?*, Paris, Seuil.
- CORBETTA P., 2011, *Metodologia e tecniche della ricerca sociale*, Bologna, Il Mulino.
- CORCORAN L., MC GUCKIN C., 2014, The incidence of bullying and aggression in Irish post-primary schools: An investigation of school and cyber settings, in *Proceedings of Annual Conference of the Educational Studies Association of Ireland*, Sheraton Hotel, Athlone, Ireland.
- DAGIRAL E., MARTIN O., 2017, Liens sociaux numériques. Pour une sociologie plus soucieuse des techniques, *Sociologie*, 8, 1, 3-22.

- DAGNAUD M., 2013, *Génération Y. Les jeunes et les réseaux sociaux, de la dérision à la subversion*, Paris, Presses de Sciences Po.
- DEBARBIEUX E., 1996, *La violence en milieu scolaire. 1 – État des lieux*, Paris, ESF.
- DEBARBIEUX E., 1999, *La violence en milieu scolaire. 2 – Le désordre des choses*, Paris, ESF.
- DEBARBIEUX E., MOIGNARD B., 2016, Climat scolaire, violence, harcèlement: ce que disent les élèves et les personnels, in DEBARBIEUX E. (dir.), *L'école face à la violence. Décrire, expliquer, agir*, Paris, Armand Colin, 32-51.
- DILMAÇ J.A., 2017, L'humiliation sur Internet: Une nouvelle forme de cyberdélinquance?, *Déviance et Société*, 41, 2, 305-330.
- ELLISON N., STEINFELD C., LAMPE C., 2007, The benefits of Facebook "friends": Social capital and college students' use of online social network sites, *Journal of Computer-Mediated Communication*, 12, 4, 1143-1168.
- ERTZSCHEID O., GALLEZOT G., SIMONNOT B., 2013, À la recherche de la mémoire du web: sédiments, traces et temporalités des documents en ligne, in BARATS C. (dir.), *Manuel d'analyse du web*, Paris, Armand Colin, 53-68.
- FINKELHOR D., MITCHELL J.K., WOLAK J., 2000, *Online victimization: A report of the nation's youth*, Alexandria, National Center for Missing and Exploited Children.
- GALLAND O., 2009, *Les jeunes*, Paris, La Découverte.
- GOFFMAN E., 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne, Tome 1: La présentation de soi*, Paris, Minuit.
- GREMY J.P., 1987, Les expériences françaises sur la formulation des questions d'enquête. Résultats d'un premier inventaire, *Revue française de sociologie*, 28, 4, 567-599.
- GRIGG D.W., 2010, Cyberaggression: Definition and concept of cyberbullying, *Australian Journal of Guidance and Counselling*, 20, 2, 143-156.
- HINDUJA S., PATCHIN J.W., 2008, Cyberbullying: An exploratory analysis of factors related to offending and victimization, *Deviant Behavior*, 29, 2, 129-156.
- HINDUJA S., PATCHIN J.W., 2009, *Bullying beyond the schoolyard. Preventing and responding to cyberbullying*, Thousand Oak, Corwin Press.
- HINDUJA S., PATCHIN J.W., 2015, *Bullying beyond the schoolyard: Preventing and responding to cyberbullying (2nd ed.)*, Thousand Oaks, Corwin Press.
- HOLT T.J., 2010, Exploring strategies for qualitative criminological and criminal justice inquiry using on-line data, *Journal of Criminal Justice Education*, 21, 4, 466-487.
- HUBERT T., 2014, Éléments de mesure de la « cyber-violence » en milieu scolaire, in ONDRP, *La criminalité en France. Rapport annuel 2014 de l'ONDRP*, 1-7.
- HUBERT T., JUILLARD M., MURAT F., 2016, Mesurer la violence en milieu scolaire au niveau national: outils et résultats, in DEBARBIEUX E. (dir.), *L'école face à la violence. Décrire, expliquer, agir*, Paris, Armand Colin, 15-31.
- HUTSON E., 2016, Cyberbullying in adolescence. A concept analysis, *Advances in Nursing Science*, 39, 1, 60-70.
- ITO M., BAUMER S., BITTANTI M., BOYD D., CODY R., HERR-STEPHENSON B., 2009, *Hanging out, messing around, and geeking out: kids living and learning with new media*, Cambridge, MIT Press.
- JENKINS H., 2006, *Convergence culture*, New York, New York University.
- JUVONEN J., GROSS E.G., 2008, Extending the school ground? Bullying experiences in cyberspace, *Journal of School Health*, 78, 9, 496-505.
- KOWALSKI R.M., LIMBER S.P., MCCORD A., 2019, A developmental approach to cyberbullying: Prevalence and protective

- factors, *Aggression and Violent Behavior*, 45, 20-32.
- LANGOS C., 2012, Cyberbullying: The challenge to define, *Cyberpsychology, Behavior, and Social Networking*, 15, 6, 285-289.
- LENHART A., 2007, Cyberbullying and online teens, *Pew Internet & American Life Project*, Juin 27, [en ligne] <http://www.pewinternet.org/2007/06/27/cyberbullying/>.
- LIVINGSTONE S., HADDON L., GÖRZIG A., ÓLAFSSON K., 2011, *Risks and safety on the internet: the perspective of European children: full findings and policy implications from the EU Kids Online survey of 9-16 year olds and their parents in 25 countries*, EU Kids Online, [en ligne] <http://eprints.lse.ac.uk/33731/>.
- MACIOTTI G., 2016, La jeunesse à l'ère du numérique : pratiques, exposition au risque et victimation. Une étude auprès de la communauté d'agglomération du Grand Rodez, *Cahiers de la Sécurité et de la Justice*, 37, 110-129.
- MACIOTTI G., 2018a, Studiare la cybercriminalità: alcune riflessioni metodologiche, *Rivista di Criminologia, Vittimologia e Sicurezza*, 12, 1, 51-80.
- MACIOTTI G., 2018b, *Pedopornografia e tecnologie dell'informazione. Devianza e controllo sociale nella realtà italiana e francese*, Milano, Franco Angeli.
- MARTIN O., 2004, L'internet des 10-20 ans. Une ressource pour une communication autonome, *Réseaux*, 1, 123, 25-58.
- MASCHERONI G., ÓLAFSSON K. (2014), *Net children go mobile. Risks and opportunities*, Milano, Educatt, [en ligne] <http://netchildrengomobile.eu/reports/>.
- MASCHERONI G., ÓLAFSSON K., 2018, *Accesso, usi, rischi e opportunità di internet per i ragazzi italiani. I risultati di EU Kids Online 2017*, EU Kids Online, [en ligne] <http://www.lse.ac.uk/media-and-communications/assets/documents/research/eu-kids-online/reports/EU-Kids-Online-Italy-report-06-2018.pdf>.
- MAUGER M., 1991, Enquêter en milieu populaire, *Genèses*, 6, 125-143.
- MITCHELL K.J., FINKELHOR D., WOLAK J., 2003, Victimization of youth on the internet, *Journal of Aggression, Maltreatment & Trauma*, 8, 1/2, 1-39.
- MONNOYER-SMITH L., 2013, Le web comme dispositif : comment appréhender le complexe?, in BARATS C. (dir.), *Manuel d'analyse du web*, Paris, Armand Colin, 12-31.
- MUCCHIELLI L., 2015, Enquêter sur la délinquance. Réflexions méthodologiques et épistémologiques, in BOUCHER M. (dir.), *Enquêter sur les déviances et la délinquance. Enjeux scientifiques, politiques et déontologiques*, Paris, L'Harmattan, 45-73.
- OLWEUS D., 1999, Sweden, in SMITH P.K., MORITA Y., JUNGER-TAS J., OLWEUS D., CATALANO R., SLEEP P. (dir.), *The nature of school bullying: A cross-national perspective*, Londres, Routledge, 28-48.
- OLWEUS D., 2012, Cyberbullying: An overrated phenomenon?, *European Journal of Developmental Psychology*, 9, 5, 520-538.
- OLWEUS D., LIMBER S.P., 2018, Some problems with cyberbullying research, *Current Opinion in Psychology*, 19, 139-143.
- PASQUIER D., 2005, *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement.
- PETER I.K., PETERMANN F., 2018, Cyberbullying: A concept analysis of defining attributes and additional influencing factors, *Computers in Human Behavior*, 86, 350-366.
- RIEFFEL R., 2014, *Révolution numérique, révolution culturelle?*, Paris, Gallimard.
- RIVA G., 2010, *I social network*, Bologna, Il Mulino.
- ROBERT P., AUBUSSON de CAVARLAY B., POTTIER M.L., TOURNIER P., 1994, *Les comptes du crime. Les*

délinquances en France et leurs mesures, Paris, L'Harmattan.

ROBERT P., ZAUBERMAN R., 2011, *Mesurer la délinquance*, Paris, Presses de Sciences-Po.

SABELLA R.A., PATCHIN J.W., HINDUJA S., 2013, Cyberbullying myths and realities, *Computers in Human Behavior*, 29, 6, 2703-2711.

SELKIE E.M., FALES J.L., MORENO M.A., 2016, Cyberbullying prevalence among Us middle and high school-aged adolescents: A systematic review and quality assessment, *Journal of Adolescent Health*, 58, 2, 125-133.

SINGLY F. de, 2006, *Les adonaissants*, Paris, Armand Colin.

SLONJE R., SMITH P.K., 2008, Cyberbullying: Another main type of bullying?, *Scandinavian Journal of Psychology*, 49, 147-154.

SLONJE R., SMITH P.K., FRISÉN A., 2017, Perceived reasons for the negative impact of cyberbullying and traditional bullying, *European Journal of Developmental Psychology*, 14, 3, 295-310.

SMITH P.K., MAHDAVI J., CARVALHO M., FISHER S., RUSSELL S., TIPPETT N., 2008, Cyberbullying: its nature and impact in secondary school pupils, *Journal of Child Psychology and Psychiatry*, 49, 4, 376-385.

SULER J., 2004, The online disinhibition effect, *CyberPsychology & Behavior*, 7, 3, 321-326.

VANDEBOSCH, H., VAN CLEEMPUT, K., 2008, Defining cyberbullying: A qualitative research into the perceptions of youngsters, *CyberPsychology & Behavior*, 11, 4, 499-503.

WATTS L.K., WAGNER J., VELASQUEZ B., BEHRENS P., 2017, Cyberbullying in higher education: A literature review, *Computers in Human Behavior*, 69, 268-274.

WILLARD N., 2003, Off-campus, harmful online student speech, *Journal of School Violence*, 2, 1, 65-93.

WOLAK J., MITCHELL K.J., FINKELHOR D., 2007, Does online harassment constitute bullying? An exploration of online harassment by known peers and online-only contacts, *Journal of Adolescent Health*, 41, 6, 51-58.

YBARRA M.L., BOYD D., KORCHMAROS J.D., OPPENHEIM J., 2012, Defining and measuring cyberbullying within the larger context of bullying victimization, *Journal of Adolescent Health*, 51, 1, 53-58.

YBARRA M.L., MITCHELL K.J., WOLAK J., FINKELHOR D., 2006, Examining characteristics and associated distress related to Internet harassment: findings from the Second Youth Internet Safety Survey, *Pediatrics*, 118, 4, 1169-1177.

FR – Cet article propose une analyse de l'agression et de l'humiliation en ligne à travers le prisme du concept de «cyberviolence». Ces phénomènes seront examinés à partir des résultats d'une enquête par questionnaire menée auprès d'un échantillon de 900 élèves âgés de 9 à 17 ans et scolarisés dans un département du sud-ouest de la France. Il sera question d'analyser la nature et les caractéristiques de la cyberviolence en se focalisant tant sur les actes considérés comme humiliants et dégradants par les interviewés que sur leur lien avec les formes de violence plus «traditionnelles». L'article souligne l'importance d'étudier les interactions entre expériences *en ligne* et *hors ligne* afin de comprendre les formes de violence à l'ère numérique.

INTERNET – NUMÉRIQUE – JEUNES – CYBERVIOLENCE – CYBERHUMILIATION

EN – This article aims to investigate online aggression and humiliation using the concept of "cyberviolence". These aspects will be analysed through a study surveying 900 students (9-17 years) from a department in the South-West of France. The characteristics and the contents of cyberviolence are examined, focusing on behaviour that the sample considers humiliating and degrading, as well as on their links with more "traditional" types of violence. This article underlines the importance of studying the interactions between *online* and *offline* experiences in order to understand violence in the digital era.

INTERNET – DIGITAL TECHNOLOGY – YOUNG PEOPLE – CYBERVIOLENCE – CYBERHUMILIATION

DE – Der Artikel untersucht Aggressionen und Erniedrigungen über das Internet als „Cyber-Gewalt“. Diese Aspekte werden anhand der Ergebnisse einer Studie an 900 Schülern und Schülerinnen aus Südwestfrankreich dargestellt. Die Natur und Merkmale von „Cyber-Gewalt“ werden beschrieben anhand der Handlungen, die von den Interviewten als beleidigend und erniedrigend benannt wurden und in Beziehung gesetzt zu mehr „traditionellen“ Formen von Gewalt. Die Studie betont insbesondere die Notwendigkeit der Untersuchung dieser Beziehungen zwischen Online- und Offline-Gewalt, um die Gewalt im digitalen Zeitalter verstehen zu können.

INTERNET – DIGITALE TECHNOLOGIE – JUGENDLICHE – CYBER-GEWALT – CYBER-MOBING

ES – Este artículo propone un análisis de la agresión y la humillación *online* desde el concepto de «ciberviolencia». Estos fenómenos se examinarán a partir de los resultados de una encuesta realizada a una muestra de 900 alumnos de entre 9 y 17 años escolarizados en un departamento

del suroeste francés. Se discutirán la naturaleza y características de la ciberviolencia centrándonos en los actos considerados humillantes y degradantes por los propios entrevistados, así como su relación con otras formas de violencia más «tradicionales». El artículo destaca la importancia de estudiar las interacciones entre las experiencias *online* y fuera de línea para comprender las formas de violencia en la era digital.

INTERNET – TECNOLOGÍA – DIGITA – JUVENTUD –
CIBERVIOLENCIA – CIBERHUMILLACIÓN